Charmante soirée

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 32

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-712222

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE SOLDAT ROMAND

L'EFFET DES PROJECTILES

La guerre moderne a doté l'infanterie non seulement des projectiles pleins (balles de fusils et de mitr. à noyau de plomb ou d'acier) mais également de projectiles explosifs. Elle a ainsi répondu à une exigence impérieuse des combattants en première ligne, qui, armés seulement du fusil, ne pouvaient vaincre tous les obstacles, et qui d'autre part ne peuvent profiter du secours de l'artillerie, dont la dispersion trop grande met en péril leur avance, et dont la trop grande distance ne permet qu'une collaboration et une observation des résultats incomplets. Enfin, l'artillerie n'est pas assez mobile pour intervenir en temps utile à l'endroit utile. Le fantassin de la première ligne doit donc disposer d'une «artillerie» réduite, en l'espèce des *armes lourdes d'infanterie.*

Leur rôle, c'est de battre de projectiles explosifs les obstacles et sources de feu ennemis, tout en restant à couvert. Elles atteindront ainsi les buts restés inaccessibles à la trajectoire tendue des armes d'infanterie légères (fusil, f.-m., mitr.). Les armes lourdes comprennent les canons d'infanterie d'un calibre de 5—7 cm. env., des canons anti-chars (cal. 2—5 cm.), des lance-mines (cal. 0,5—15 cm.), des fusils à grenades et des grenades à mains. Chacune de ces armes utilise des projectiles explosifs, mais chacune diffère essentiellement des autres par sa technique de tir ou de lancer.

Qu'est-ce qu'un projectile explosif? C'est un corps creux rempli d'une charge explosive dont un mécanisme spécial, la fusée, provoque l'explosion.

Les projectiles explosifs ont deux effets: leurs éclats arrosent une certaine surface, mais en même temps ils exercent, dans un espace restreint, une certaine pression due à la déflagration de l'air. Si on a à sa disposition seulement un petit espace et qu'on n'est pas à couvert soi-même, il faut choisir un corps creux ne provoquant pas d'éclats, mais une forte détonation. Tel par exemple la grenade à main offensive qui n'est qu'un récipient en carton ou en fer-blanc, et dont la déflagration met l'adversaire hors de combat. Au contraire, la grenade à main défensive, lancée d'un couvert, ou même d'une position fortifiée, contre un assaillant, atteint l'ennemi par ses multiples éclats, mais sa déflagration est minime.

Le but à atteindre et l'effet escompté déterminent le choix de la forme des obus. Ainsi, les projectiles de perforation anti-chars sont pourvus d'une pointe particulièrement dure et effilée. Les obus des lance-mines ont la forme de gouttes pour que leur trajectoire très courbe ne provoque pas de déviation de l'axe. A cet effet ils sont encore pourvus d'ailettes de direction. Les grenades à mains, elles, ont la forme qui permet un lancer facile.

L'explosif employé est le trotyle. La charge dépend de l'effet recherché: briser la paroi d'acier en de multiples éclats ou provoquer une forte déflagration.

Le mécanisme de la fusée est également en fonction du but et de l'effet recherchés, le moment et l'endroit de l'explosion étant déterminés par la fusée. Des buts en surface, mobiles, non à couvert, sont le plus facilement atteint par des éclats rasant horizontalement le niveau du sol et touchant tout ce qui dépasse. Un ennemi à couvert dans des fossés et des vallonnements sera seulement atteints par des éclats tombant verticalement. Il faut le toucher avec des obus qui éclatent un peu au-dessus du sol, et dont les éclats arrosent une certaine surface. La détonation doit donc avoir lieu en pleine course et juste au-dessus du terrain des buts. Enfin, pour atteindre un ennemi à couvert de tous les côtés, il faut utiliser un obus qui traverse d'abord le couvert ou le blindage et explose ensuite. C'est le cas des obus de perforation contre les abris et les chars de combat.

Le moment de l'explosion est donc déterminé par le choix de la fusée. On peut ainsi provoquer l'éclatement du projectile partout et à n'importe quel moment, même en l'air. La *fusée instantanée* par contre provoque l'explosion de l'obus au moindre contact, tandis que la *fusée à éclatement retardé* explose seulement après avoir traversé le couvert ou le blindage. *J. W.*

CHARMANTE SOIRÉE

Il était seulement huit heures du soir et on s'embêtait déjà cordialement. Nous traversions le village, Calamin, Sciure et moi. Les mains dans les poches, en traînant les pieds, nous suivions le chemin qui menait au Cheval blanc, en quête d'une suprême distraction. En effet, que faire? J'avais lu, abondamment, je n'avais pas envie d'écrire, alors je m'étais baladé, m'abandonnant au hasard d'une rencontre avec des camarades désœuvrés, comme moi. Au Cheval blanc il y avait trop de monde, beaucoup de bruit et plus une place de libre.

— Alors tant pis, dit Calamin, on ira chez Bolomey.

— C'est encore la meilleure combine, ajoute Sciure.

—... et on retrouvera sûrement tous les copains.

— on boira du café.

— D'accord!

Chaque soir, nous allons chez Bolomey. On y est gentiment reçu, on n'a pas le sentiment d'être un boulet, on nous fait du bon café et quelquefois le vendredi, on sert même des grands gâteaux.

Près de notre cantonnement, on passe par une petite cour où l'on s'aventure à tâtons. La main longe la paroi de bois, attrape une poignée froide et la porte s'ouvre. La lumière nous frappe en pleine figure. Nous voici dans la cuisine sympathique et chaude, pleine de copains gris-verts qui manifestent:

— Vous voilà, on vous cherchait...

— Vous arrivez juste pour le gâteau!

Tous sont assis autour de la grande table. Il y a la belle-sœur de Lausanne qui est venue pour l'anniversaire de la grand'mère, il y a le père Bolomey et toute notre équipe. La porte de la cuisine est ouverte sur la «chambre» où la grand'mère, ses deux petites-filles et tout le reste de la famille sont assis. La grand'mère Bourbaki fête aujourd'hui ses 80 ans... mais déjà l'heure inexorable sonne: 21.30 heures. Il faut s'en aller.

Et tous se lèvent à la fois. La porte s'ouvre, une bouffée de nuit et de brouillard entre, les hommes disparaissent dans le trou noir.

— C'est dommage de partir si tôt, dit Madame Bolomey.

— Oh, mais on revient, vous en faites pas! dit Grand Larousse d'un ton tout à fait rassurant.

Croquis militaire

Y a-t-il des malades?

La manœuvre est finie. Le bataillon est rentré dans les cantonnements. Il est deux heures. Les hommes dorment lourdement à plat ventre dans un verger, le nez dans l'herbe fraîche. Un caporal passe. Il appelle d'une voix rude: «Y a-t-il des malades?» Quelques soldats se réveillent à moitié, se lèvent en titubant de sommeil, se frottent les paupières, rajustent leur vareuse, et suivent d'un pas traînant le caporal jusqu'à l'infirmerie.

Ce mot d'infirmerie évoque devant les yeux l'image séduisante d'une salle blanche, des lits nets, des draps bien tendus. Eh bien, non... Que voulez-vous? L'infirmerie de campagne ne peut prétendre à un luxe aussi «ripoliné». Elle est simple, elle est même rustique. C'est de la paille sur un plancher, dans une salle d'école.

Les malades déjà en traitement ronflent sur la litière, pêle-mêle. Ils «rattrapent» avec béatitude des nuits «militaires» trop courtes. Le médecin est là, attendant les nouveaux. Bien que personne ne le sache, lui aussi vient de dormir: dans sa chambre, étendu, chaussé de ses bottes et de ses éperons, sur le beau lit qu'une ménagère soigneuse à mis à sa disposition. Il a encore sommeil.

Les sanitaires, en bras de chemise, debout près d'une table couverte de fioles ternes et de havresacs pelés, attendent l'ordre de frictionner.

De brefs interrogatoires commencent:

«Qu'est-ce que vous avez?»

«Et toi, petit? Tire la langue.»

Les maladies des soldats n'ont en général aucune analogie avec celles des civils.

Cela pour plusieurs raisons.

D'abord, c'est que parfois elles n'existent pas. Leur description devient donc forcément un peu vague; elle n'est point aussi décisive que celle des indiscutables pneumonies ou des appendicites éloquentes de nos clients ordinaires. Les hommes annoncent invariablement des points, des douleurs, des points: des points qui siègent à des endroits déconcertants, où jamais les civils n'en souffrent. Cette imprécision est habile, car elle permet de tout supposer, de tout craindre; elle ouvre des perspectives alarmantes sur l'état de tous les viscères et des quatre membres.

Si le mal existe, il est généralement annoncé par l'homme avec des mots forts qui cadrent mal avec l'effacement des symptômes. Quand ils sont enrhumés, ils disent d'une voix caverneuse: «C'est la poitrine, mon capitaine.» Ce mot sonne comme un glas et jette dans le dialogue un subit effroi.

Autre différence: la maladie civile est tout à fait désintéressée et n'escompte aucun avantage. Elle est toujours un ennui, parfois une catastrophe. La maladie militaire apporte avec elle quelques espoirs et des compensations qui en atténuent l'horreur. Alors que le client civil se flatte quand le médecin déclare que son mal est bénin, le client militaire ébauche une grimace quand on le rassure.

Et puis, chose inévitable, les rapports si doux, la confiance réciproque, qui marquent les relations des souffrants civils avec leur médecin, sont généralement troublés par l'uniforme, le patient reste un soldat, son consolateur est capitaine.

La séance continue: «Déshabillez-vous.» Et c'est alors une exhibition de torses athlétiques, de bras noueux comme des branches de chêne, des jambes hodlériennes. Le médecin s'étonne toujours que ces académies splendides puissent recéler tant de douleurs sournoises qui modifient si peu leur apparence.

Aussi se juge-t-il presque heureux s'il découvre tout-à-coup (cela se trouve parfois) parmi ces plaintes confuses et ces maux anonymes, un signe net: une entorse bien tuméfiée, un faciès légèrement pâli, un épiderme fiévreux. Il reprend pied dans le réel; il trouve quelque chose. Il redevient médecin; et il en est aussi soulagé que le candidat, lequel se rengorge, et se félicite d'être reconnu vrai malade à côté de ses camarades vaguement soupçonnés de «tirer au flanc».

Pour que le jeune médecin de troupe ne se laisse point impressionner par l'annonce brusque de tant de maux inexpliqués, il est bon qu'il connaisse quelques-unes des lois qui régissent l'évolution de ces maladies militaires aux signes imprécis. En voici quelques-unes.

Les maladies des soldats offrent cette étrange particularité: leurs symptômes varient selon les jours, les

---

Cinq minutes ont passé, ils sont tous revenus, après qu'au cantonnement, le caporal a compté ses hommes. Chacun a repris sa place autour de la grande table, où les tasses de café, le beurre et la confiture attendent les convives. On reprend le repas où il a été interrompu.

Calamin, qui depuis longtemps fait du théâtre, nous dit un monologue de Richepin. Et puis, Bollet nous chante quelque chose de bien, avec des trémolos, et finalement tous, encouragés par ces premières productions, nous chantons en chœur des chansons de route, de celles qu'on entonne au vingtième kilomètre, après un gros effort, pour se donner du courage. Puis viennent encore des mélodies un peu langoureuses, où il est question de chalets là-haut sur la montagne. Ceux de la famille se sont levés et rapprochés de nous pour chanter aussi. Nous sommes en train de vivre l'un de ces moments auxquels on pensera plus tard avec plaisir.

... Tout cela a beaucoup de charme, mais les choses pourraient bien se gâter. Si la garde venait... on serait f... dedans pour au moins 4 jours. Tout-de-même! Enfin tant pis, rigolons. Les gâteaux sont trop bons pour qu'on les laisse de côté...

Quand on ne monte pas la garde, mais qu'on s'amuse bien, les heures passent comme une rafale. Et voilà que onze heures sonnent déjà dans la vieille pendule qui monte jusqu'au plafond. Il y a un caporal qui s'est débiné sans rien dire. Pour lui, c'était son heure. Il n'a pas voulu gâter la fête. Il ne restait au cantonnement que Nicole et Roulet. Ces pauvres bougres se rendaient bien compte qu'ils manquaient une belle partie. Nicole n'arrivait pas à s'endormir; finalement, intrigué, il est venu nous rejoindre en bras de chemise. La grand'mère, elle, est bien fatiguée et elle baille beaucoup; mais personne ne bouge parmi nous. On s'amuse bien et on se moque pas mal de partir comme des gens bien élevés. La politesse fait souvent place à la muflerie au service militaire. Tout-à-coup un pas raide sonne dans le corridor, la porte s'ouvre, brusquement. La silhouette du lieutenant de garde se découpe dans l'ombre de la porte. Il promène un regard circulaire pour identifier les coupables, puis disparaît sans un mot. Pendant ce temps, nous nous sommes tus, embarrassés, avons pris la position, gauchement, sans trop d'ensemble, Grand branle-bas. C'est l'alarme, la fuite. On s'éclipse, on monte quatre à quatre dans ses cantonnements, de façon à simuler un sommeil profond quand «on» viendra nous chercher pour un sermon tonitruant et... on verra bien!

— On est sûr d'avoir 5 jours...

— Ou la célèbre patrouille...

— Je crois qu'on y a droit!

(A suivre.)